

Anthony Glinoe, *La Querelle de la camaraderie
littéraire. Les romantiques face à leurs
contemporains*

Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire »,
2008, 256 p.

Sophie Vanden Abeele-Marchal
Université Paris Sorbonne - Paris IV

« Une congrégation de rimeurs bizarres est devenue un complot pour s'aduler, et quelques confidences d'écoliers qui s'essaient, une conspiration flagrante contre des illustrations consacrées ». En dénonçant violemment, dans la *Revue de Paris* du 11 octobre 1829, l'évolution de la jeune école romantique, le journaliste, romancier et poète Hyacinthe-Joseph Alexandre Thabaud de Latouche, dit Henri de Latouche (1785-1851), fixe les termes d'une polémique inséparable de la naissance, puis de la

floraison du romantisme. Loin d'être un épiphénomène dans l'histoire du mouvement, cette controverse, jusque-là latente et destinée à faire florès, porte les enjeux majeurs du renouvellement profond, au XIX^e siècle, du rapport entre la littérature, elle-même en pleine renaissance, et les institutions littéraires : elle manifeste la façon dont le romantisme, tout en attribuant à l'écrivain une fonction et un statut et une fonction radicalement nouveaux, a pris acte, non sans difficiles réajustements idéologiques et éthiques, de l'évolution de la société post-révolutionnaire et de ses mécanismes politiques et économiques. Latouche, en dénonçant « la camaraderie littéraire », a bien saisi le hiatus fondamental entre l'idée romantique et la réalité du nouveau siècle, entre la pure poésie et la littérature, pour reprendre la terminologie de Vigny — celui des romantiques qui l'a sans doute le plus intimement et le plus douloureusement ressenti. Après les éclairages donnés par les précurseurs que furent Léon Séché ou Paul Bénichou — et plus récemment Vincent Laisney —, le livre d'Antony Glinoer donne à lire cette page du romantisme et traite ainsi un aspect essentiel de l'histoire littéraire de la première moitié du XIX^e siècle qui renvoie à la transformation des institutions et des pratiques littéraires au moment où naissent les premières œuvres des romantiques.

De manière tout à fait judicieuse, l'article de Latouche, qui cristallise les enjeux de cet instant littéraire si particulier, est replacé par Antony Glinoer dans une double chronologie : celle, dans sa belle préface, de l'évolution d'une littérature qui deviendra « industrielle », puis, structurant son essai, celle du romantisme, depuis les toutes premières réunions (1818-1824) jusqu'au Petit Cénacle de la « bataille d'*Hernani* » et des Jeunes-

France. La préface pose avec brio les éléments qui vont susciter et amplifier la controverse exposée dans l'article de 1829. Si la « camaraderie », dont Latouche paraît alors inventer le concept, stigmatise des pratiques qui se développent dès 1818, Glinoyer rappelle que « l'histoire des connivences littéraires plonge ses racines aussi loin que la littérature elle-même ». Mais les conditions sociopolitiques ont changé : le mécénat et le clientélisme d'Ancien Régime ont disparu, l'écrivain s'affranchissant de la dépendance de l'aristocratie pour chercher d'autres formes d'affirmation de son statut, de promotion et de diffusion de son œuvre. Apparaît ainsi la « réclame » par voie d'affiche, puis par voie d'une presse dont la collusion avec la littérature ne va cesser de se développer tout au long du siècle, posant une question essentielle dans la querelle de la camaraderie, celle de la nature et de la fonction de la critique. La forme de sociabilité choisie par les jeunes écrivains vient également participer du climat de suspicion à l'égard des modalités de réception de leurs œuvres : ces réunions, ou cénacles, lieux d'émulation intellectuelle où les jeunes poètes viennent partager leurs idéaux esthétiques et éthiques, sont aussi perçues comme de véritables communautés d'intérêt où le prosélytisme et la promotion l'emportent sur la pure spéculation. S'obligeant les uns les autres, multipliant les marques de solidarité et de célébration dans leurs écrits — Glinoyer rappelle le rôle des dédicaces et des préfaces à côté des multiples comptes-rendus dans la presse —, les auteurs entrent dans un mécanisme qui attire le soupçon, d'autant que tout écrit passe par les fourches d'une critique littéraire, dont on s'assure en amont. Et le malentendu s'approfondit : là où les jeunes romantiques, qui ont assurément compris le fonctionnement des instances de promotion, cherchent une

critique créatrice, poétique, cette « critique des beautés » de Chateaubriand, qui se met au service de la poésie comme l'ont défendue aussi bien Vigny¹ que Hugo, les observateurs, plus ou moins bien intentionnés, pointent la partialité, la « camaraderie critique ».

Cette mise en perspective initiale des fondements de la querelle permet à Antony Glinoyer de montrer, en analysant très précisément la lettre du texte de Latouche ainsi qu'un riche corpus de textes associés puisés aussi bien dans la critique (Deschamps, Stendhal, Nerval, Planche, Soulié, Sainte-Beuve...) que dans la poésie (Sainte-Beuve et le « Cénacle » de Joseph Delorme), le théâtre (Scribe) ou le roman (Balzac et *Illusions perdues*), quelles sont, entre 1824 et 1839, les étapes et l'évolution de cette dénonciation des avatars de l'acte littéraire pur, de tout ce qui fait entrer l'acte littéraire dans le registre détestable de l'intérêt personnel et mercantile, de tout ce qui fait les fausses gloires appuyées sur des instances de consécration affidées, de tout ce qui dénature un idéal porté haut pourtant par les premiers hérauts du romantisme. Il remet ainsi en perspective, en les donnant très heureusement dans leur intégralité, outre les (rares) réponses à Latouche, un ensemble de discours comminatoires qui, pendant plus de dix ans, à la « camaraderie » associent le « puff » ou le « charlatanisme » de la « canaille écrivante » dénoncée par Stendhal. Antony Glinoyer souligne d'ailleurs finement que ces

¹ Sur la conception de la critique romantique selon Vigny, je me permets de renvoyer à mon article, « Vigny et la camaraderie critique », *Lettre et critique. Actes du colloque de Brest, 24-26 avril 2001*, Brest, U.B.O., publications du centre d'étude des correspondances et journaux intimes des XIX^e et XX^e siècles, 2003, p. 11-41.

multiples textes ont des fins très diverses, qui peuvent aller jusqu'à déborder le cadre purement romantique qu'ils émanent, comme le texte fondateur de Latouche, de romantiques mêmes, qu'ils viennent de la vieille garde classique prompte à trouver des munitions contre la jeune école ou encore qu'ils soient repris par des pamphlétaires de second ordre prompts à entonner le discours à la mode. Mais quelle que soit leur origine, tous illustrent ce que Glinoyer appelle une même alarme, celle du « non-respect des règles d'un jeu littéraire où chacun a tacitement accepté de s'impliquer », ce « crime de calcul cynique en vue de diriger le grand marché de la gloire » dans un « champ de forces et de luttes » que régit « la comédie des apparences »; dans ces batailles pour le pouvoir et l'autorité se joue la double question de l'éthique et de l'idéal à travers la figure du poète romantique.

Au cœur de cette problématique, il y a le mythe fondateur du cénacle romantique : Antony Glinoyer, qui donne une définition fouillée dans la préface de cette sociabilité si caractéristique, en évoque rapidement la naissance lorsque sont établis les fondements théoriques du romantisme, par voie d'articles dans le *Conservateur littéraire* des frères Hugo ou dans la *Muse française*, entre autres. Mais faut-il rappeler que ce tout premier cénacle n'est pas seulement un mythe? Avant le salon hugolien — et bientôt « hugolâtre » — de la rue Notre-Dame-des-Champs, avant le salon de Nodier à l'Arsenal qui, après avoir prolongé l'esprit du tout premier Cénacle, va se constituer en refuge contre les défections et les trahisons de ses fondateurs, n'y a-t-il pas, à l'origine de l'imaginaire cénaculaire, le salon de Jacques Deschamps dans son hôtel de la rue Saint-Florentin — prolongé à partir de 1826 par son fils, Émile, rue

de la Ville-l'Évêque? N'est-ce pas cette cellule initiale et initiatrice faite, selon Deschamps, de « fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux », qui constitue un système de valeurs référentielles à partir desquelles se construit l'image du groupe romantique? C'est en tout cas bien cette éthique pure que défend Vigny — sans doute également résolu à ne pas céder trop de terrain à Hugo — lorsque, après avoir constaté l'échec irrémédiable de la *Muse française*, il ouvre ses « simples mais poétiques mercredis² ». Indépendamment de la rue Notre-Dame-des-Champs où Hugo transforme le cénacle en un lieu de « galvanisation », pour reprendre l'expression d'Anthony Glinoyer, les premiers romantiques tentent de préserver l'esprit originel et l'éthique de désintéressement poétique qui lui est attaché, quitte à n'en plus sauver que l'esprit ou l'idée, comme l'exprimeront Sainte-Beuve ou Vigny³. Tout ne se passe donc pas uniquement rue Notre-Dame-des-Champs, et même la célèbre bataille d'*Hernani* est précédée de pièces qui, pour n'avoir pas le retentissement symbolique et politique du drame hugolien, marquent la scène française du sceau romantique et déplacent très tôt l'enjeu du cénacle vers la scène : les drames

² Lettre à Augustin Soulié, 28 novembre 1828, dans *Correspondance d'Alfred de Vigny*, édition dirigée par Madeleine Ambrière, Paris, PUF, 1984, t. 1, p. 311.

³ Voir la belle analyse des textes de Sainte-Beuve que propose Anthony Glinoyer aux p. 128-150. Pour Vigny, voir son discours de réception à l'Académie française, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 1993, p. 1138-1139; dans la correspondance, voir en particulier la lettre du 29 septembre 1847 (t. 6, Garnier classiques, à paraître en 2008) sur la mort de Frédéric Soulié : « Quand on a la même Foi littéraire, quand on sait qu'on s'estime et qu'on s'aime, à quoi bon visites et temps perdu? L'œuvre de l'un témoigne de celle de l'autre, l'appuie et la seconde [...]. C'est pour des amis qui se rencontrent tous les dix ans qu'on a inventé le mot : *camaraderie*. »

de Dumas, de Soulié ou *Le More de Venise*, adaptation du drame shakespearien que Vigny fait créer le 24 octobre 1829⁴, en sont certaines des étapes essentielles.

Pourtant, il est vrai que l'article de Latouche concentre ses attaques sur Hugo et Sainte-Beuve, comme si effectivement quelque chose de symbolique se jouait bien en 1829 rue Notre-Dame-des-Champs. Antony Glinoyer, qui analyse très rigoureusement la rhétorique subtile de cet écrivain habile, confirmé et reconnu qu'est Latouche, montre qu'il y a dans cet article l'indice des entailles que la dissidence de Hugo semble creuser dans les idéaux du groupe initial : il vise moins le cénacle ou le romantisme en tant que tels que la radicalisation imposée par Hugo, dans les années 1824-1829, à une école au sein de laquelle les premiers succès et les luttes d'intérêt consécutives ouvrent des failles. La querelle de la camaraderie littéraire est ainsi d'abord un révélateur des dissensions, des dissidences internes au mouvement. Si Latouche frappe si violemment cette école à la fondation de laquelle il a participé, lui, l'éditeur, dès 1819, d'André Chénier que la *Muse française* érige en modèle romantique, lui qui a été des hôtes de Jacques

⁴ On pourrait revenir sur l'interprétation qu'Antony Glinoyer donne, p. 99, de la phrase de la préface du *More de Venise* : « J'ai eu *ma soirée*, mon cher Lord, et voilà tout. » (Vigny, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1986, p. 396) : il nous semble qu'il s'agit moins de la part de Vigny, malgré la litote, d'affirmer un succès passager et sans conséquence que de poser un acte fondateur, certes ténu au regard de l'histoire humaine, mais « grain fécond », « marquant un degré du progrès » (p. 409). Vigny, qui donne ici un sens particulier au terme *soirée*, le place en italique. Voir, à l'appui de cette interprétation, la lettre à Hugo du 27 octobre 1829, dans laquelle le *More de Venise* est placé, en termes de tactique de conquête du bastion classique, sur le même plan qu'*Hernani* (*Correspondance d'Alfred de Vigny*, éd. cit., t. 1, p. 375).

Deschamps, lui qui est l'intime de Chateaubriand, l'ami entre autres de Vigny et de Deschamps, son compatriote et ancien collègue au ministère des Finances, lui qui a régulièrement fait acte de complaisance romantique dans les rubriques de critique littéraire, c'est de l'intérieur, parce qu'il est fondamentalement romantique. Un romantique complexe : il est également républicain et un républicain enragé⁵, capable d'imaginer provoquer son ami Nodier en duel parce que celui-ci a accepté une place de fonctionnaire à l'Arsenal. C'est la raison pour laquelle il n'écrit ni dans le *Conservateur littéraire* ni dans la *Muse française*, évite la Société royale des Bonnes Lettres, alors même qu'il donne des articles aux *Tablettes romantiques* par exemple et, en 1826, fait du classique et libéral *Mercur* du XIX^e siècle un périodique ouvert aux poètes romantiques. Sa dénonciation de la « camaraderie littéraire » est dès lors un acte politique⁶ : il y refuse haut et fort tout porte-à-faux, repousse les compromissions de circonstance entre la politique et la

⁵ Voir par exemple la violence de la lettre qu'il écrit le 22 février 1834 : « La politique me ronge le cœur : je sèche de dépit, de honte et d'horreur contre ce gouvernement de boue, contre cet homme à face de poire que la pueur m'empêche de nommer. Ce n'est pas la plume, c'est le fusil que je voudrais saisir. Il me semble que nous devrions tous ne prendre ni nourriture ni sommeil que nous n'eussions renversé cet infâme état de choses qui abaisse la France pour faire hausser le cours des rentes, qui a rendu ridicules les morts de Juillet dans leurs tombeaux et étouffe tout enthousiasme dans les cœurs français. » Citée par Francis et Madeleine Ambrière, « Un portrait en action de Latouche. Lettres inédites », dans *Autour de George Sand. Mélanges offerts à Georges Lubin*, Brest, U.B.O., publications du centre d'étude des correspondances et journaux intimes des XIX^e et XX^e siècles, [1992], p. 187.

⁶ Voir Vincent Laisney, *L'Arsenal romantique : le salon de Charles Nodier (1824-1834)*, Paris, Champion, 2002, p. 605.

littérature, cherche à rendre à celle-ci la pureté de son éthique en affirmant une forme d'indépendance de pensée critique⁷.

En cela Latouche, désireux, comme l'écrit justement Anthony Glinoyer, de « rallier les hommes d'art intègres et [de] railler les romantiques décorporisés », oppose à Hugo un front qui, loin de faire de lui à cette date un « romantique irrégulier », lui permet d'affirmer un constat que d'autres romantiques de premier plan ont déjà fait : en 1823, lorsque les prises de position de Lamartine faussent les jugements sur son œuvre, Vigny, clairvoyant, s'indigne auprès de Hugo justement : « C'est une chose infâme que la littérature⁸ »; et dès 1825, il annonce douloureusement, dans une importante lettre sur la solitude du génie, cette dénaturation de la poésie au contact des intérêts personnels qui fait le fond de la querelle de la camaraderie littéraire dont l'ouvrage d'Anthony Glinoyer propose une si intéressante mise en perspective : « Nous avons trop cessé d'être poétiques pour être littéraires⁹ ».

⁷ Comme l'écrit Frédéric Ségu, Latouche « tira toutes les conséquences de ce désir de libération totale que représente en fait le romantisme. Plus de dogmes, plus de contraintes. [...] Le paysan de la Vallée-aux-Loups qui, dans son *Épître à M. de Chateaubriand*, proclame si vaillamment la constance de sa foi politique, est le seul logique de tous les romantiques de la première heure. N'est-il pas romantique et républicain? La révolution politique doit accompagner la révolution littéraire. Les romantiques sont fourvoyés dans le régime monarchique et les libéraux s'attardent dans un classicisme désuet. L'apothéose de Victor Hugo républicain sera le triomphe des idées cohérentes de Latouche, vaincu de la première bataille. » (*Un romantique républicain : Henri de Latouche, 1785-1851*, Paris, Les Belles-Lettres, 1931, p. 286.)

⁸ À Hugo, 3 octobre 1823; dans *Correspondance*, éd. cit., t. 1, p. 124.

⁹ Au même, 10 janvier 1825; *ibid.*, p. 196.